

Quels intérêts seraient assez puissants pour combler le vide de son âme ? Dans quelles contrées du monde porterait-il sa tristesse ? Où s'achèverait, enfin, sa vie désenchantée ?

Ce pays où il avait travaillé sans relâche et qu'il avait si souvent béni alors qu'il voyait ses affaires prospérer avec une rapidité prodigieuse, alors que, favorisé par une chance persistante, tout lui réussissait à souhait, ce pas lui était devenu odieux.

Il s'en voulait à présent d'y être resté longtemps, au lieu de revenir là-bas en France où on attendait son retour, et où, peut-être, il serait parvenu à détourner le malheur qui l'avait frappé.

Il s'était volontairement exilé du pays natal, afin de ne pas être tenté de revoir, ne fût-ce que de loin, celle dont il s'était promis de ne pas troubler le repos.

Il ne restait plus que la ressource de courir le monde, d'errer dans l'univers, comme le malheureux qui n'a plus de famille, comme le proscrit qui n'a plus de patrie !

Il y avait déjà huit mois que Robert Maurel avait quitté la France quand, les affaires qui l'amené en Amérique étant terminées, il se décida à entreprendre un voyage sans but, et sans terme.

N'ayant aucune préférence pour une partie quelconque du globe, il s'embarqua sur le premier navire en partance.

C'était un trois-mâts à destination du port de Gênes.

Ceux qui ont fait des voyages au long cours savent avec quelle facilité on se lie à bord, non seulement avec les passagers, mais aussi avec l'équipage.

Il semble qu'on ne doit plus jamais se quitter.

Au bout de quelques jours, les passagers se sont raconté leur histoire, narré leurs aventures et leurs projets.

Les matelots deviennent presque des camarades avec lesquels on cause volontiers soit sur le pont pendant le quart, soit dans la cambuse pendant la distribution des vivres.

On s'intéresse au mousse, pauvre enfant qu'on élève à la dure pour lui apprendre, de bonne heure, à devenir un homme.

Il est partout, ce mousse ; on l'appelle d'une cabine à l'autre et il se multiplie pour obliger tout le monde.

Il récolte, dans ses différents services, une claque par-ci, un coup de pied par-là et parfois aussi quelques sous qu'il garde précieusement dans la bourse que lui a tricotée la mère, pendant les veillées, et qu'elle lui a remis, le jour de son départ, avec un scapulaire, un couteau et quelque peu d'argent amassé à grand'peine.

Il est rare qu'il n'y ait pas à bord, parmi les passagers, un loustic qui se chargera de rompre la monotonie de la vie à bord.

C'est surtout à table que les passagers qui ont déjà voyagé racontent—à l'imitation des chasseurs—leurs aventures et leurs prouesses avec un luxe de détails qui fait honneur à leur imagination.

Dans l'état d'esprit où il se trouvait, Robert Maurel ne prêtait qu'une médiocre attention aux récits plus ou moins vraisemblables qui se débitaient pendant les repas.

Décidé à s'isoler le plus possible, il s'était dérobé à toutes les avances.

Il n'était pas jusqu'au capitaine, un vrai type de loup de mer—bon enfant et goguenard à ses heures, — qui n'eût, dès les premiers jours, essayé de le dérider.

Il avait, dans ce but, pris à partie un de ses passagers, Anglais au sourire stéréotypé qui, depuis le départ, ne cessait d'heure en heure de consulter un baromètre de poche qui ne le quittait jamais.

—Mais, apprenez-nous douce, milord, s'écria le capitaine en riant, ce que voulez faire de ce joujou-là.

—Je vais vous le dire avec beaucoup de plaisir répondit le flegmatique personnage sans se départir de la raideur britannique. J'attends que l'aiguille de ce baromètre marque " tempête ".

Puis toujours sur le même ton calme :

—Est-ce vous croyez, monsieur le capitaine, que nous aurons bientôt une tempête ?

On se regardait en riant sous cape, car l'Anglais faisait à tout le monde l'effet d'un fou ou d'un mystificateur.

—Ma foi, mylord, répondit le marin d'un air moitié plaisant, moitié sérieux, nous ne voyageons pas pour cet article-là, nous autres... Quand il nous en arrive, nous le prenons, mais nous ne courons pas après...

—Eh bien, moi, fit l'Anglais, je cours après... Je veux dire : Je cours après l'émotion.

—Des émotions, voulez-vous dire...

—Non pas " des ", mais " une " émotion !... Une seule ? répéta-t-il en levant l'index pour mieux préciser sa pensée.

—Il y aurait-il indiscrétion, mylord, à vous demander quel genre d'émotion vous poursuivez ainsi ?

L'Anglais répondit, en éditant cette grimace bien connue qui, chez la plupart de ses compatriotes, remplace le sourire :

—Je voudrais faire naufrage !

Le capitaine et les passagers éprouvèrent à ces mots un même sentiment de stupeur.

L'Anglais, toujours impassible, et sans se laisser décontenancer

par les regards qui tous convergeaient vers lui, reprit avec le plus grand sang-froid :

—La vie me semble d'une monotonie désespérante, un beau naufrage contre lequel il faudrait lutter romprait à merveille cette ennuyeuse uniformité. Et voilà près de vingt ans que je suis à la recherche de cette grande émotion, sans parvenir à la rencontrer sur les différentes mers de notre globe.

" J'ai voyagé sur l'Atlantique plusieurs fois et je l'ai sans cesse trouvé d'un calme désespérant.

" Le Pacifique m'a toujours fait l'effet d'un grand lac.

" Dans la Manche, réputée si capricieuse, rien !... Dans la mer du Nord, pas davantage !...

" Une fois, j'ai bien espéré qu'enfin j'allais voir mon désir se réaliser...

Un murmure de réprobation s'éleva pour condamner cette horrible phrase. Mais l'Anglais ne s'interrompit pendant une seconde que pour ajouter :

—C'était dans la Baltique. Il fallait, au dire du capitaine, qu'une chance presque miraculeuse nous dégagât du milieu des glaces, sans quoi nous serions obligés,—non sans courir les plus grands dangers,—d'hiverner au milieu des banquises...

" Ah ! j'étais vraiment bien satisfait, continua le bizarre insulaire avec un sérieux imperturbable, quel admirable spectacle nous était réservé ! d'immenses montagnes de glace se resserrant peu à peu autour de notre bâtiment !... c'était, hélas ! une nouvelle déception qui m'attendait après tant d'autres !...

" Le navire se dégagea, passant paisiblement au milieu de formidables blocs de glace qui menaçaient à chaque seconde de le broyer et de l'engloutir.

On gardait le silence et tous ceux qui venaient d'entendre parler le passager à la recherche de tempêtes, éprouvaient la même impression à en juger par les regards qui s'échangeaient autour de cet oiseau de mauvais augure.

Le capitaine Kérouet sentit qu'il était temps de mettre la conversation sur un autre sujet.

—Je commence à croire, milord, dit-il, que vous avez la verve paradoxale et je reconnais que d'autres, moins habitués à ce genre de plaisanterie un peu lugubre, vous en conviendrez, se laisseraient prendre à votre air sérieux !...

—Je ne plaisante pas... je ne plaisante jamais, monsieur le capitaine ; c'est bien sincèrement que je voudrais éprouver la puissante impression que j'ai dite et l'émotion profonde que je cherche.

—En ce cas, répliqua en riant le capitaine, je vous conseille, milord, de vous contenter de vous procurer cette émotion tant désirée, sans courir le moindre danger.

" Il vous suffira, pour cela, de vous placer—le plus confortablement possible—dans un excellent fauteuil et de lire les récits de quelques naufrages célèbres...

" L'imagination aidant, vous pourrez arriver à croire que vous êtes acteur dans une de ces scènes terrifiantes !... Et, je vous le répète, milord, sans courir le moindre danger,...

—Je ne crains pas le danger, répondit l'Anglais avec son flegme habituel ; je prends d'ailleurs toutes mes précautions avant de m'embarquer... et je suis toujours prêt à l'affronter.

—Vous connaissez sans doute le petit instrument que voici, ajouta l'Anglais.

—Ah ! oui, votre baromètre que vous consultez sans cesse, ricana le capitaine.

—Baromètre de première qualité, en usage dans la marine de sa Très Gracieuse Majesté, fit le passager. C'est tout ce qu'il y a de plus commode. On le porte dans son gousset, comme une montre... Avec cet instrument je suis prévenu à l'avance que la tempête approche et je puis me préparer... tout à mon aise, pour le cas où il y aurait naufrage...

—Vous préparer ?... Comment ?... En quoi faisant ? exclama-t-on de toutes parts.

—Me préparer à ne pas être, comment cela se dit-il en français ?... ah oui ! à ne pas... être incommodé pendant le naufrage...

" Et pour cela j'endosse, sans retard, mon costume de naufrage.

—Vous avez un costume spécial pour les naufrages ? demanda le capitaine.

—Oh ! oui... tout à fait spécial... et des plus ingénieux !... Du reste, si vous voulez le voir, je vais aller le chercher.

Et sans attendre qu'on eût répondu, l'Anglais quittait la table pour se rendre dans la cabine qu'il occupait à bord.

Il en revenait, presque aussitôt, tenant à la main un sac de même forme et à peu près de même dimension que ceux en usage dans notre infanterie de ligne.

—Si vous voulez bien le permettre, dit-il, je vais faire devant vous une petite répétition, tout comme si je me préparais en vue d'un naufrage.